

Retourner à Félix

LUC BELLEMARE, JEAN-PIERRE SÉVIGNY ET DANICK TROTTIER
(DIR.), *Félix Leclerc. Héritage et perspectives*, Québec,
Septentrion, 2019, 333 pages

Pascal Chevrette

Volume 14, Number 2, Spring 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93028ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chevrette, P. (2020). Review of [Retourner à Félix / LUC BELLEMARE, JEAN-PIERRE SÉVIGNY ET DANICK TROTTIER (DIR.), *Félix Leclerc. Héritage et perspectives*, Québec, Septentrion, 2019, 333 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 14(2), 26–28.

ce qui se dépose
dans la culture

Retourner à Félix

Pascal Chevrette
Chef de pupitre, littérature

LUC BELLEMARE, JEAN-PIERRE SÉVIGNY ET DANICK TROTTIER (DIR.)
FÉLIX LECLERC. HÉRITAGE ET PERSPECTIVES
Québec, Septentrion, 2019, 333 pages

Félix Leclerc. *Héritages et perspectives* regroupe différentes études présentées dans le cadre d'un colloque organisé il y a déjà quelques années, en 2014, à l'initiative du Département de musique de l'Université de Montréal. Les chercheurs et professeurs Luc Bellemare, Jean-Pierre Sévigny et Danick Trottier en ont assuré la direction. On trouve dans cet ouvrage douze études et trois entrevues intercalées comme des interludes dans une pièce musicale, des contributions éclairantes, parfois très pointues, qui nous font apprécier l'œuvre de Félix sous différents angles. La chanson est le port d'attache, mais les textes de Félix s'interpénètrent, se répondent tous. Le refrain se dépose dans une maxime; une fable annonce une ballade; le théâtre dramatise les sentiments et trouve preneur dans un roman, ou dans un récit de mémoires et de souvenirs. Bref, ce qui est formidable avec Félix, c'est la polyvalence dans la pratique des genres, musicaux et littéraires. «Ce Félix Leclerc a déjà bien plus qu'une voix,» résume l'un des chercheurs, Luc Dupont, qui consacre une étude à répertorier et évaluer toute la production de textes radiophoniques livrés par le jeune Félix pendant les années 40.

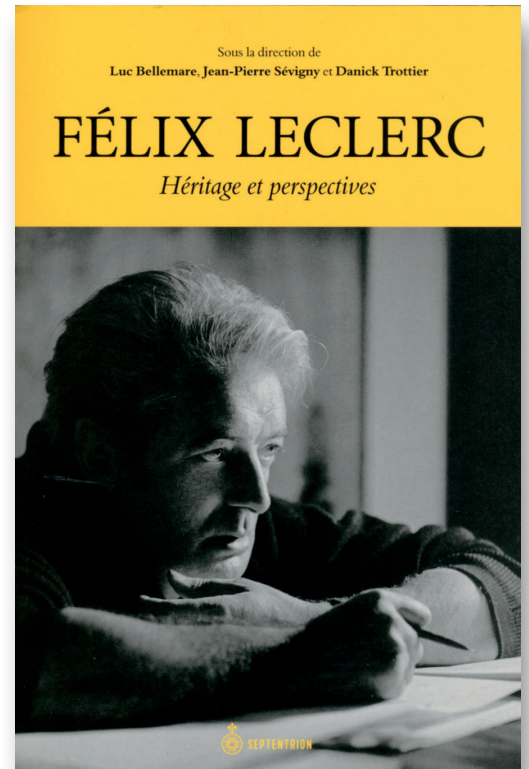
Avant la reconnaissance française qui le propulse dans l'azur, entre 1949 et 1951, Félix a son atelier de travail à la radio, notamment dans une série intitulée *Je me souviens* sur les ondes de Radio-Canada. Déjà, apprend-on, la reconnaissance, qui n'est pas encore parisienne, est là, ce qui va à l'encontre de l'idée, persistante à ce jour, voulant que les Québécois que nous étions n'ont su déceler le potentiel de l'artiste. L'un des axes de cette analyse de l'héritage de l'œuvre leclercienne consiste d'ailleurs – c'est dit clairement dans l'introduction – à comprendre avec nuances la réception française et celle québécoise (canadienne pour l'époque) selon laquelle Leclerc aurait été incompris des siens. Il y a de l'effet *Paris Match* dans l'emballage de l'Hexagone et sa machine à créer des légendes, nous apprend l'historien de la musique populaire Jean-Pierre Sévigny, dans une excellente entrevue.

L'article de Luc Dupont est précédé par une étude de la rhétorique des contes et fables parus dans *Adagio*, *Andante* et

Allegro. Aurélien Boivin, universitaire connu dans le milieu des lettres, analyse avec minutie ces récits, les fait connaître s'ils ne le sont pas et les replace dans leur temps. Il nous montre que dans ces fables une époque s'exprime, mais aussi que des traits institués dans la littérature trouvent leur place, rien pour discréditer Félix finalement, malgré une réception critique souvent sur le dos de ses récits. Au contraire: le traditionnel mode moralisateur du conte chez Félix n'occulte nullement la qualité d'écriture; les racines profondes qu'il puise dans un chapelet de valeurs chrétiennes (accueil, partage, sacrifice de soi) ne privent aucunement l'aspiration à l'universel de ses fables. Aussi, l'attachement vaste et profond à la nature, à la terre et aux arbres, peuvent étonnamment se faire source des préoccupations écologistes d'aujourd'hui.

Avant la reconnaissance française qui le propulse dans l'azur, entre 1949 et 1951, Félix a son atelier de travail à la radio, notamment dans une série intitulée *Je me souviens* sur les ondes de Radio-Canada. Déjà, apprend-on, la reconnaissance, qui n'est pas encore parisienne, est là, ce qui va à l'encontre de l'idée, persistante à ce jour, voulant que les Québécois que nous étions n'ont su déceler le potentiel de l'artiste.

L'œuvre de Félix est ainsi d'une telle ampleur qu'elle exige d'être ramenée à cette expérience artistique globale pour être bien saisie comme l'héritage qu'elle est. Félix arrive à une époque où l'industrie culturelle en est à ses débuts, où la modernité se fraie un chemin dans les idées et les arts. C'est donc ainsi que j'ai lu et apprécié les contributions de ce collectif: les articles mettent l'une à la suite de l'autre les pièces et arguments nous permettant de saisir dans sa globalité la cohérence de l'œuvre et la grande originalité de Félix. Celui-ci a transformé, d'une part, le statut du chansonnier, mais par ses fables, ses textes radiophoniques, son théâtre aussi, ses autobiographies, recueils de maximes et d'aphorismes, il assure une authenticité d'esprit, à laquelle il faut retourner. Le théâtre, qui fut d'ailleurs si important pour lui, et dont les pièces qu'il composa se soldèrent par de partiels échecs, évoque des thématiques fortes sur le statut de l'artiste au tournant des années 50. *Maluron* qu'étudie Lucie Robert et *Les temples*, qu'analysent



Hervé Guay et Marie-Noëlle Lavertu nous font bien comprendre les changements de sensibilité dans le champ artistique canadien-français au temps du Refus global et du duplessisme.

C'est sans doute l'étude de Jean-François Plamondon qui m'a le plus interpellé au sujet de *Pieds nus dans l'aube* et *Moi, mes souliers*. Ces deux textes marqueraient dans la littérature québécoise l'entrée dans une veine plus moderne d'écriture. Car ces deux textes autobiographiques mettent de l'avant un sujet qui raconte sa vie, fait nouveau pour l'époque. Récits d'émancipation, ils nous font passer de l'enfance à l'âge adulte, du passage, aussi, de la vocation terrienne à la vocation d'artiste et à un ailleurs qui ne serait pas tant une recherche du temps perdu que recherche d'un espace perdu. Le chantre du pays apparaît alors ici.

AILES GÉANTES DE PERSPECTIVES

C'est en nous faisant comprendre les carrefours et sentiers de ces œuvres d'itinéraires qu'on découvre le roi Félix; roi, comme cette figure qui revient inlassablement dans ses chansons, roi non d'un royaume, mais roi pour lui-même, roi-philosophe, roi-créateur, et le monde tout autour de ce grand flâneur, qui voit les gens, paysans, fous, femmes, amoureux, animaux; ce monde du flâneur est animé. Les images sont là, fortes et bien constantes, avec leur simplicité parfois déconcertante et pleine de profondeur. Combien de vers, combien de maximes retrouve-t-on du côté du *Calepin du flâneur* ou du *Petit livre bleu de Félix* qui pointent du doigt ce soleil de la création et de la rencontre du peuple et du pays?



Anne Hébert

suite de la page 27

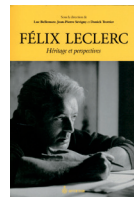
aussi qui ils étaient. Pour notre plus grand intérêt, la biographe s'attarde parfois sur la réception de certaines œuvres et sur des rapports de lecture des éditeurs. C'est pour le lecteur une invitation à relire *Les fous de Bassan*, ou encore à découvrir des œuvres moins connues que *Kamouraska*, telles que *L'enfant chargé de songes*, *Le premier jardin*, ou *Héloïse*, etc., car la liste est longue.

Enfin, notons que cette biographe a le mérite de mettre en évidence l'enracinement profond d'Anne Hébert en terre québécoise (contraire à l'opinion publique). Elle combat cette vision d'une Anne Hébert jugée plus française que québécoise et qui aurait abandonné le Québec. C'est absolument faux. Tous ses livres, nous dit justement Marie-Andrée Lamontagne, tous ses poèmes et son cœur sont ancrés ici et n'auraient pu jaillir d'ailleurs. Anne Hébert est allée en France pour s'émanciper de l'hyper protection paternelle et pour écrire loin des siens. Elle a publié certes à Paris, mais a été

d'abord reconnue ici, chez nous, par les siens et c'est vers les siens qu'elle est revenue après la mort de sa mère. C'était important de nous le rappeler.

Cette si minutieuse biographie a déjà trouvé ses lecteurs. Elle a de l'envergure. Elle vient combler un manque et était d'ailleurs attendue dans les universités. La somme vertigineuse de références qu'elle contient sera utile à tous ceux qui s'intéressent à cette grande écrivaine québécoise. Personnellement, allez savoir pourquoi j'y ai cherché en vain cette Anne Hébert capable d'écrire à la fin de *Kamouraska*, ces terribles phrases :

L'épouse modèle tient la main de son mari, posée sur les draps. Et pourtant... Dans un champ aride, sous les pierres, on a déterré une femme noire, vivante, datant d'une époque reculée et sauvage. Étrangement conservée. [...] Chacun se dit que la faim de vivre de cette femme, enterrée vive, il y a si longtemps [...] doit être si féroce et entière, accumulée sous la terre, depuis des siècles (p. 249).



Félix Leclerc

suite de la page 26

Dans le travail d'édition de l'ouvrage découpé en trois grandes sections, on a inséré des entrevues en guise d'interludes qui synthétisent parfaitement le propos général. Le compositeur Stéphane Venne livre sa compréhension de l'œuvre musicale et littéraire, et il affirme une chose très significative à son propos, qui fait écho à l'analyse de Plamondon sur *Pieds nus dans l'aube* et *Moi, mes souliers*. Il vaut la peine de le citer :

Leclerc, c'est l'avènement en chanson de l'intériorité, comme quand on est devant une sculpture, comme quand on est devant une toile. C'est en cela qu'il est historique, qu'il est fondateur. Les chansons de Leclerc, il faut les écouter, il faut leur prêter l'oreille, bref, il faut s'y abandonner, presque s'y subordonner, subir leur force d'attraction... et c'est comme ça depuis la première chanson que Leclerc a écrite. Et Leclerc gageait sur son intériorité. Juste là-dessus (p. 97.)

Une façon de parler de ses ailes de géant.

L'autre versant que l'on appréciera dans les perspectives soulevées par l'ouvrage, c'est celui où on voit en Félix un précurseur d'une pensée écologiste. L'idée pourrait sembler une forme de récupération, mais plusieurs de ses textes ont été repris dans le cadre d'albums parus ces dernières années et engagés dans des luttes environnementalistes. Pensons entre autres aux albums lancés par l'organisme Eau secours!, fondé en 1997. Comment ne pas voir le lien intime qui unit Leclerc à la nature, omniprésente dans son œuvre, incontournable.

L'universitaire Robert Proulx, dans l'article consacré à cet aspect de l'œuvre de Leclerc, remarque que dans des textes plus tardifs, ce dernier met de l'avant l'inquiétude grandissante de la détérioration de la nature par l'homme et son industrie, comme dans « Le tour de l'île ». En préface, Marie-Thérèse Lefebvre exprimait bien ce qu'il faut retenir :

Longtemps qualifié à juste titre, de premier chantre de l'identité québécoise, aujourd'hui acquise et assumée, Félix Leclerc lègue une œuvre qui est depuis reconsidérée dans sa dimension artistique et universelle. La poésie sonore de ce troubadour des temps modernes parle à la jeune génération sous un angle nouveau, évoquant un retour aux valeurs humaines et écologiques essentielles en cette ère de capitalisme outrancier (p. 10).

COMMENT SE RIRE DE L'ARCHER ?

Il y a beaucoup en Félix. Une histoire du champ artistique canadien puis québécois, de la chanson à la littérature écrite, un moralisme paysan (prendre ici «moralisme» dans son sens classique d'observation des mœurs), et plus que paysan : le genre humain y est peint, dans ses lâchetés et ses bassesses, et dans ses aspirations les plus nobles et les plus amoureuses. Il y a chez Félix l'amour d'un pays, l'amour de la nature et puis, plus tard, la pointe d'un engagement plus politique. Également, de l'écologisme avant son temps. Les compositeurs interviewés dans ces actes le soulèvent aussi : les influences musicales sont plurielles, entre autres tzigane et blues des États-Unis. Le lien avec la France, si important, est là, mais l'ancrage américain aussi et, avec les allures parfois d'un troubadour du Moyen-Âge, Félix ouvre vers une modernité et une universalité. J'en mets certainement beaucoup trop pour un seul homme. Car seul avec sa guitare et la plume trempée dans le bleu du ciel, il n'était cependant pas seul. D'autres noms importants ont gravité autour de lui, Guy Mauffette ici, Jacques Canetti en France, ont favorisé l'envol.

J'aurais bien pris quelques mots sur *Le fou de l'île*, un roman avec une poésie d'une grande beauté écrit en ces années d'inquiétude intellectuelle que sont les années 50. Mais voilà un souhait d'idées que je livre ici, pas une critique. Peut-être devrais-je faire le travail moi-même ? Pris dans leur ensemble, ces actes de colloque sont pertinents et fouillés, ils jettent la lumière qu'il faut sur les multiples visages et voix de l'écrivain Félix Leclerc, prince des nuées en quelque sorte, et qui sur les planches de la culture standardisée d'aujourd'hui continue de hanter la tempête.

Mais une alouette n'est pas un albatros.

L'enjeu qui se soulève avec l'œuvre de Félix Leclerc, et c'est ce que je retire de ma lecture de ces actes, c'est la manière dont nous jugeons notre littérature passée. C'est de me rappeler aussi que c'est dans les brèches qu'entre la lumière et qu'il y a une belle fenêtre d'opportunité à relire Félix, à retourner à Félix. Ça veut dire retrouver la liberté. Se rire de l'archer. Encore Stéphane Venne : le compositeur affirme dans son entrevue que « Leclerc en studio ou en spectacle, c'était sa musique et ses paroles, un point c'est tout, il ne devait rien à personne. » Cette phrase se répète, super bien, sans ce qui la précède : il ne devait rien à personne. ❖